

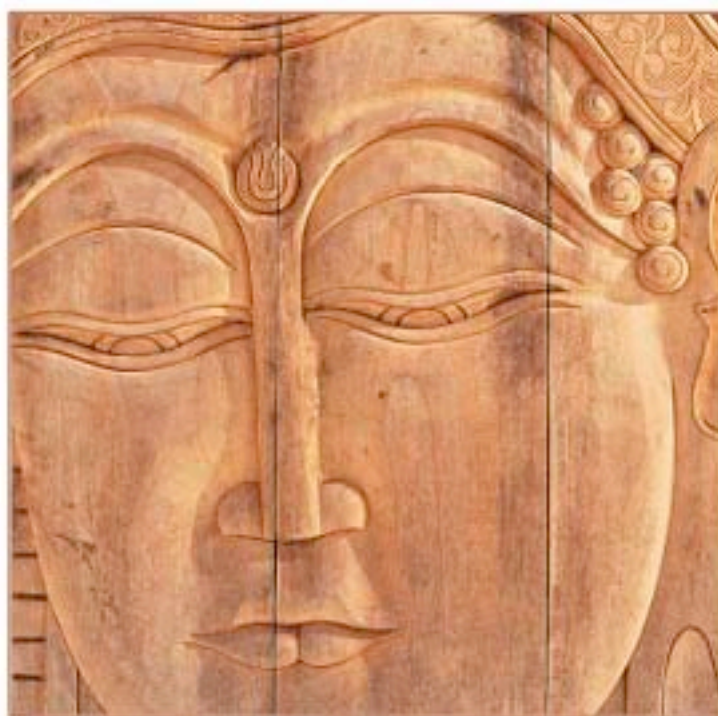
L'intégralité de nos parutions est consultable sur
www.editions-hermann.fr

DOSSIER DE PRESSE


HERMANN
Depuis 1876

Collection *Hermann Philosophie*
dirigée par ROGER BRUYERON et ARTHUR COHEN

LE SILENCE
DU BOUDDHA
et autres questions indiennes



un essai de **ROGER-POL DROIT**

Contact : Daphnée Gravelat
Téléphone : 01 45 57 45 40 – Portable : 06 25 43 73 80
daphnee.gravelat@editions-hermann.fr
6, rue de la Sorbonne – 75005 Paris
hermannleblog.wordpress.com

LE SILENCE DU BOUDDHA

et autres questions indiennes

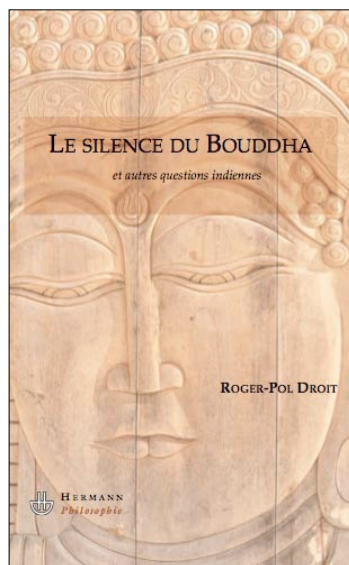
un essai de **ROGER-POL DROIT**

en librairie le 16 avril 2010

ISBN : 978 27056 6989 8 – Prix : 14,80 €
Nombre de pages : 106 – Format : 14 x 21 cm

LE SILENCE DU BOUDDHA

*une réflexion philosophique pour comprendre
la richesse de la pensée bouddhique*



REGARDER LE BOUDDHISME AVEC UN ŒIL DE PHILOSOPHE, TELLE EST L'EXPÉRIENCE QUE TENTE CET ESSAI.

Pour y parvenir, il faut savoir que le Bouddha parle en thérapeute et non en théoricien, mais ne pas se contenter d'une telle réponse. Il devient alors nécessaire de chercher comment tient un discours qui écarte « sujet » et « substance » et chemine vers le silence (1^{er} et 2^{ème} chapitres : « Extinction de la parole » et « Savoir silencieux »). Il faut aussi mettre en lumière l'organisation d'une approche de la réalité qui est étrangère à la conception métaphysique de la causalité (3^{ème} chapitre : « Réalité sous condition »).

D'autre part, en replaçant le bouddhisme dans une perspective indienne globale, il est nécessaire de souligner que le monde est continûment défait et reconstitué (4^{ème} chapitre : « Succession des mondes et répétition »).

Enfin, il est indispensable de revenir sur le contresens conduisant à confondre bouddhisme et nihilisme, afin de défaire la trompeuse « concordance » proclamée par Schopenhauer avec sa propre doctrine (5^{ème} chapitre : « Tentation du nihilisme »).

CES CINQ EXPÉRIENCES DE LECTURE MENÉES, DANS CET OUVRAGE, PAR LE PHILOSOPHE, ROGER-POL DROIT, DEVRAIENT FACILITER L'ACCÈS À UN UNIVERS DE PENSÉE DÉCONCERTANT.

« TENTER DE SORTIR DE CET ENTRELACS D'IGNORANCE ET DE PRÉJUGÉS ? »

par Roger-Pol Droit

– Extrait du chapitre introductif : « Essais et tentatives » –

ROGER-POL DROIT est normalien, agrégé de philosophie, docteur et habilité à diriger des recherches. Chercheur au CNRS, où il travaille sur les représentations des autres dans la pensée européenne, il enseigne à Sciences Po. Il est l'auteur d'une trentaine de livres, dont *L'Oubli de l'Inde* et *Le Culte du Néant. Les philosophes et le Bouddha* (réédités en Point, 2004) et a dirigé chez Hermann l'anthologie en deux volumes *Philosophies d'ailleurs* (2009).



© Bruno Levy

Pour plus d'informations, consulter le site de Roger-Pol Droit : www.rpdroit.com

« **SOUVENT, NOUS CROYONS SAVOIR CE QU'EST LE BOUDDHISME.** Les librairies sont bien pourvues en ouvrages qui le présentent ou l'étudient, depuis l'introduction pour débutants jusqu'aux publications pour érudits. Tout semble mis en lumière : diversité des écoles et des pratiques, histoire complexe de la ramification des doctrines, évolution et diffusion immenses (...) **JE CROIS, MALGRÉ TOUT, QUE NOUS SOMMES ENCORE FORT LOIN DE VRAIES RENCONTRES.** Pour plusieurs raisons. La première est qu'il n'est pas assuré que « le bouddhisme » existe. Les Européens, au début du XIX^e siècle, ont forgé ce terme sur le modèle des noms en -isme qui conviennent aux systèmes de pensée, de croyances ou de dogmes religieux. Un tel objet n'est peut-être qu'un mirage des Occidentaux. Car les savoirs européens aiment les délimitations, les classements, les identités nettes. L'essentiel de leur effort porte sur des tracés de frontières. Il s'agit toujours de préciser les contours – d'une idée, d'un objet – de les stabiliser, et d'opérer des tris. (...) »

Le mouvement de fond, en Asie, est exactement inverse : effacer les barrières, les distinctions, dissoudre ou écarter le sujet clos, le concept qui agrippe, les apparentes contradictions qui bloquent le mouvement. Le but ultime est la fusion avec le tout, l'insertion sans médiation dans un réel fluide et mouvant. La sagesse : parvenir à cet état où toutes les frontières s'estompent puis s'abolissent, se tenir sans fin dans cette indistinction suprême.

Mieux vaut éviter de demander, à propos des écoles de vie asiatiques : s'agit-il réellement de religions ? Ou bien de philosophies ? Ou encore de spiritualités, de voies de salut, de thérapies, de doctrines-médecines ? L'idéal serait de parvenir à se représenter un mixte instable de ces divers éléments, selon des proportions variables et des configurations mobiles. Sans oublier d'ajouter à ce mélange, pour finir de le rendre impur : magie et superstitions, cultes locaux, rencontres innombrables, fusions partielles, syncrétismes, métissages. Voilà la réalité multiforme, souvent déconcertante, qu'on nomme, faute de mieux, « grandes religions »

d'Asie ». Nos catégories habituelles parviennent mal à enserrer cet océan de textes, de pratiques, de croyances. « **LE BOUDDHISME** » – comme d'ailleurs « l'hindouisme » ou « le taoïsme » – **DÉBORDE NOS CLASSEMENTS, ET LES REMET EN CAUSE.**

Il faut du temps pour en prendre conscience. Or, la découverte, par l'Occident, des religions d'Asie est récente. C'EST À TORT QU'ON CROIT LES DOCTRINES DE L'INDE ET DE LA CHINE CONNUES DE LONGUE DATE EN EUROPE. LA RENCONTRE AVEC LE BOUDDHISME N'A PAS PLUS DE DEUX SIÈCLES. À l'échelle de l'histoire universelle, elle commence à peine...

On objectera sans doute que les Grecs de l'armée d'Alexandre rencontraient déjà des brahmanes, et les générations suivantes de probables bouddhistes et que de nombreux textes de l'Antiquité parlent des sages de l'Inde (...)

Simplement ceci : est récente la connaissance érudite, fondée sur le déchiffrement des langues, la traduction des textes fondamentaux, la reconstitution de l'histoire des écoles et des filiations. (...)

*Deux siècles, malgré tout. N'est-ce pas fort long ? Durant le même temps, plusieurs sciences sont nées – physique atomique ou biologie moléculaire. Elles ont conquis la planète, depuis les enseignements élémentaires jusqu'aux institutions de recherche. À l'évidence, les études orientalistes n'ont pas réellement rencontré pareille audience. Malgré les engouements que suscitent le zen, le Dalai-lama ou le Taïchi, **NOUS SOMMES TRÈS LOIN, AUJOURD'HUI, DE L'ENTHOUSIASME INTELLECTUEL QU'ONT SUSCITÉ, DANS TOUTE L'EUROPE CULTIVÉE, LES GRANDES DÉCOUVERTES ORIENTALISTES DES ANNÉES 1790-1840.** Schelling n'hésitait pas à juger l'Europe « stérile » sans la « greffe orientale ». Schopenhauer rêvait d'une « nouvelle Renaissance ». La plupart des philosophes et poètes du romantisme s'intéressaient de près aux textes indiens ou chinois.*

PAR COMPARAISON, NOS CONTEMPORAINS SEMBLENT TRÈS IGNORANTS.** (...) Un seul indice en donnera une idée : les manuels de philosophie utilisés en France sous la Monarchie de Juillet consacraient plusieurs dizaines de pages aux systèmes de pensée de l'Inde. Aujourd'hui, rien. Pire : on utilise volontiers la prétendue autorité de Heidegger et de quelques autres pour rappeler que « la philosophie n'est que grecque ». Les pensées d'Asie seraient toutes dépourvues de rationalité et d'argumentations dialectiques – pure et simple contrevérité. Plus généralement, malgré deux siècles de travaux savants, des milliers de thèses, et d'innombrables vulgarisations, **ON CONSTATE QUE LE B-A BA DES PENSÉES D'ASIE EST ENCORE LARGEMENT IGNORÉ.

*Parmi les facteurs qui se conjuguent pour expliquer cette ignorance tenace, on trouve notamment l'héritage des humanités classiques, les effets de la colonisation, la complexité des langues et des pensées indiennes et chinoises. Au premier regard, il est vrai, la diversité des écoles et de leurs ramifications peut décourager : comment s'y reconnaître aisément entre les **six systèmes classiques du brahmanisme, les ramifications du bouddhisme en Grand et Petit Véhicule, les différents corpus du taoïsme, sans compter son métissage avec le bouddhisme dans le Tchan chinois et le zen japonais ?***

Malgré tout, cet argument de la complexité est bien faible. La moindre discipline scientifique ou technique n'exige-t-elle un apprentissage au moins aussi exigeant ? Les

obstacles résident plutôt dans les aspects déconcertants, pour un esprit éduqué en Occident, de ces religions. Ce terme, en fait, ne leur convient pas bien. En Europe, « religion » et « révélation » vont ensemble. La famille des monothéismes est unie par l'idée que le Dieu unique, créateur du monde, s'adresse à l'humanité, que ce soit par la Loi, le Fils ou le Prophète. En Inde ou en Chine, rien de tel. Les Veda passent pour exister de toute éternité, sont censés avoir été « entendus » par les premiers sages, mais ne forment pas un message de Dieu. Rien ne correspond en effet, en Asie, au concept d'un pur esprit créateur, éternel et tout puissant, extérieur au monde et lui dictant sa volonté. Le bouddhisme en est la plus parfaite illustration : on y chercherait en vain le moindre équivalent de Dieu. (...)

En fin de compte, comment faire ? COMMENT SORTIR DE CET ENTRELAÇ D'IGNORANCES ET DE PRÉJUGÉS ? Il n'y a pas de recette miracle, et nul ne saute hors de sa propre tête. (...) PRÉFÉRER LA VOLONTÉ DE COMPRENDRE AUX RÉACTIONS AFFECTIVES – fascination ou répulsion. Laisser de côté enthousiasme ou dégoût, crainte ou espérance, pour commencer à s'informer. Pour cette information, les matériaux abondent. Mais pour réfléchir ? Qu'est-ce que cela signifie, en l'occurrence ? FAIRE CERTAINS ESSAIS, SIMPLEMENT DES TENTATIVES, POUR SUIVRE QUELQUES COURANTS DANS CES OCÉANS DE TEXTES. C'EST CE QUE J'AI TENTÉ, TRÈS MODESTEMENT, DANS LES PAGES QUI SUIVENT.

CE SONT DE SIMPLES EXPÉRIENCES. ELLES S'EFFORCENT DE REGARDER QUELQUES PARTICULARITÉS DU BOUDDHISME AVEC L'ŒIL DU PHILOSOPHE. Certains jugeront que ce n'est pas respectueux, peu conforme à l'esprit du bouddhisme. C'est bien possible. Mais je ne suis pas bouddhiste. Ni « bouddhologue », c'est-à-dire expert en textes et doctrines.

L'essentiel de mon travail de recherche, dans ce domaine, a porté sur l'histoire de la découverte européenne et sur les interprétations philosophiques du bouddhisme en Occident. Toutefois, en marge, j'ai fait de loin en loin QUELQUES TENTATIVES DE LECTURE ET DE COMMENTAIRE. En voici certaines, rédigées au fil des ans. »

ROGER-POL DROIT
Paris, janvier 2010

LE SILENCE DU BOUDDHA

– extraits –



Le Bouddha enseignant pour la première fois les « quatre nobles vérités » à Bénarès

QUI EST BOUDDHA ?

– extrait du 1^{er} chapitre : « Extinction de la parole » – pp. 17-18

*« Vers 525 avant notre ère, (...) près du Gange, (...) au nord-ouest de Bénarès, un homme s'adresse à cinq auditeurs, qui seront bientôt ses premiers disciples. C'est un ancien prince, né dans la caste des guerriers. On dit qu'il a quitté le luxe excessif de son palais, et sa femme, et son enfant, pour trouver la vérité et permettre ainsi la fin du malheur humain. Après avoir traversé un temps d'austérité et de mortification sous la conduite de mauvais maîtres, il a quitté cet excès de sacrifice comme il avait abandonné l'excès de mollesse. Il a médité seul. Avec intensité, avec une ferme résolution. Et il a vu. Il a contemplé, dit-on, le secret de l'existence et saisi le moyen d'être délivré. Il a connu la **bodhi**, « éveil », ou plutôt « clairvoyance » ou « illumination ». De là lui est venu son surnom : le **Bouddha**, « celui qui voit clair ». Cette forme de compréhension totale, en Inde, ne passe pas, comme en Grèce, par le discours. Expliquer la vision se révèle impossible. C'est pourquoi le Bouddha, selon les textes les plus anciens, aurait commencé par renoncer à toute prédication. S'il se résout finalement à prêcher, c'est pour permettre à ceux qui peuvent entendre de se délivrer. »*

QU'ENSEIGNE BOUDDHA ?

– extrait du 1^{er} chapitre : « Extinction de la parole » – p. 18

« Les paroles prononcées ce jour-là sont connues sous trois principales dénominations : « sermon » de Bénarès, ce qui a l'inconvénient de christianiser la scène, « mise en route de la roue de la Loi », formule qui insiste sur le commencement de la doctrine bouddhiste,

« *quatre nobles vérités* », expression la plus usuelle, mais qui signale le contenu sans le décrire. Elles sont constituées de *quatre affirmations fondatrices* :

1. la vie est souffrance, parce que tout y est impermanent ;
2. l'origine de cette souffrance réside dans le désir ;
3. le remède est la cessation du désir ;
4. il existe une voie menant à cette cessation, chemin composé de huit préceptes. »

QUELLE EST LA NATURE DE L'ENSEIGNEMENT DE BOUDDHA ?

– extrait du 1^{er} chapitre : « Extinction de la parole » – p. 19

« Le schéma en quatre volets est directement emprunté à la médecine indienne antique. Quelle est la maladie ? D'où provient-elle ? Comment faire cesser sa cause ? Quelles pratiques conduisent à cette cessation ? Ce sont les questions des traités médicaux. En reprenant cette structure (diagnostic, traitement), le *Bouddha se présente indiscutablement comme un médecin*. Il entend guérir l'existence malade, et non annoncer l'avènement d'un monde nouveau. »

QUELS SONT LES PRINCIPES FONDATEURS DE L'ENSEIGNEMENT BOUDDHA ?

– extrait du 1^{er} chapitre : « Extinction de la parole » – pp. 20-23

Premier principe :

« *Le discours du Bouddha ne vise pas la vérité mais le salut*. Le Bouddha n'enseigne ni l'agréable ni le vrai en général, mais seulement ce qui est utile sur le chemin conduisant au *nirvâna*, et fait silence sur le reste. Son discours est donc, en un sens, purement instrumental. Il doit être abandonné après avoir servi et ne constitue pas un bien *per se*, de même que le radeau, une fois parvenu sur l'autre rive, peut être abandonné à la destruction. Comparable au couteau du chirurgien, l'enseignement n'a de valeur que s'il supprime la douleur, le malaise (*duhkha* en pâli, *dukkha* en sanskrit) de vivre et de désirer. *Le bouddhisme*, comme on l'a dit, est une « *doctrine-médecine* ». »

Deuxième principe :

« *La « médecine » de Socrate porte sur les objets du désir, celle du Bouddha sur le désir lui-même*. Du point de vue de la diététique socratique, il s'agit de discerner, par la discrimination rationnelle, le vrai, dont l'âme peut se nourrir, de l'illusion flatteuse qui l'empoisonne. C'est plutôt, si l'on peut dire, à une éthique de la diète que le Bouddha convie : il s'agit de jeûner du désir de savoir, comme du désir de salut. L'un comme l'autre participent de l'empoisonnement. »

Troisième principe :

« *La parole du Bouddha tend à évacuer ou dissiper, non à capter ou enclorre*. Il s'agit constamment de défaire et non de lier, de détacher et non de fonder. (...) En ce sens, ce discours ne se plie pas à l'ordre du concept, qui toujours implique une prise (*conceptum*, *Begriff*). Sa singularité est de se déployer tout entier sur la rive à quitter – celle de l'illusion, du désir, de l'attachement, de la souffrance – et pour la quitter, mais sans rien pouvoir dire de l'autre rive, strictement ineffable et non représentable.

Quatrième principe :

« *Ce discours tend vers sa propre extinction et chemine vers le silence*. Tout le paradoxe

de la prédication du Bouddha consiste dans ce geste d'une parole qui se dirige vers sa disparition et ne prolifère que pour s'éteindre. Ceci implique un usage spécifique du discours, constitué uniquement en vue de se dissoudre. La parole se retourne donc contre elle-même, pour défaire les illusions substantialistes qu'elle génère du seul fait de sa possibilité. »

Cinquième principe :

« *Le discours du Bouddha se tient à travers un réseau de « non-concepts ». Il faut distinguer les concepts négatifs (dukkha, la souffrance, qui est réelle et définissable) des « non-concepts », les opérateurs notionnels de la doctrine, qui sont destinés à défaire et non à capter et qui s'indiquent dans des termes préfixés privativement (...) ou négativement (...). Les termes de ce réseau renvoient continûment l'un à l'autre et l'ensemble délimite un espace discursif qui n'est ni affirmatif ni négatif, mais neutre. »*

Sixième principe :

« *Le discours du Bouddha ne récuse pas le principe de contradiction, mais la portée ontologique que lui confère d'emblée Aristote. Comme on le sait, Aristote, aux livres Kappa et Gamma de la Métaphysique, fonde sur le principe de contradiction la garantie simultanée du dicible, du pensable et de la distinction réelle des étants. Nier ce principe, ce serait être conduit à un discours négateur de lui-même, c'est-à-dire à une non-pensée, comme à une confusion totale de l'ordre du monde. Or, si l'on rencontre fréquemment, dans les textes bouddhiques, une affirmation ou une négation simultanée des contradictoires, ce qui se trouve ainsi mis hors jeu n'est pas le principe de contradiction comme norme du dicible-pensable, sans quoi rien ne serait articulable. C'est « seulement » – avec de multiples conséquences – la portée ontologique du principe qui se trouve défaite : ce que nous pouvons penser et dire laisse le « vrai » au-dehors. Ceci demande à être de nouveau exploré. Car comment un discours peut-il tenir en se privant de ces notions qui semblent, aux héritiers des Grecs, constitutives de tout discours possible : le sujet et la substance ? »*

COMMENT BOUDDHA PEUT-IL SE TAIRE TOUT EN PARLANT ?

– extrait du 2^{ème} chapitre : « Savoir silencieux » – pp. 38-39

« *Où trouver une parole qui s'éteindrait d'elle-même, qui parlerait sans parler, en ayant, pour surmonter l'obstacle, la particularité de s'autoeffacer ? (voir Quatrième principe) Il y a, dans les discours attribués au Bouddha, comme dans l'ensemble des traités du bouddhisme indien, un style particulier d'énonciation qui constitue peut-être un moyen pratique pour ruser avec cet impossible. En effet, les termes-clés de la doctrine bouddhique sont forgés de manière négative, ou plus fréquemment encore, formés par présuffixation privative (voir Cinquième principe). Nirvâna est, mot à mot, le « non-souffle », l'exsufflation. (...) Ces formations ont pour caractéristique commune de ne rien affirmer (et bien sûr de ne rien nier, puisque la négation est toujours, en un sens, affirmation). Ces termes privatifs, dont la quantité et la répétition sont particulières au bouddhisme, tendent à neutraliser, dans l'énoncé même, l'existence de l'énonciation, à frayer un passage, dans la langue, entre le silence et les mots. »*

QUELLE APPROCHE DE LA RÉALITÉ DANS LA PENSÉE BOUDDHIQUE ?

– extrait du 3^{ème} chapitre : « Réalité sous condition » – pp. 47-48

« *Il est (...) posé d'emblée par les bouddhistes (...) que l'intention, la visée et, pour parler de*

manière plus générale, le désir participent de l'apparition des « choses » comme une de leurs conditions (et il faut ajouter tout de suite : quand bien même ce désir ou cette intention se trouvent à leur tour conditionnés). On pourrait dire qu'il n'y a pas de « chose », au sens de réalités substantielles et individuées, possédant une nature propre et une constance dans l'identité à travers la durée. Les choses, disent certains textes, n'existent pas « de leur côté ». Voir ce que nous prenons, par erreur, pour des choses stables et identifiables, « telles qu'elles sont », c'est-à-dire selon leur apparition-disparition conditionnelle, cela revient d'abord à entrevoir des carrefours de relations, des entrecroisements et des interactions perpétuellement mobiles. La démarche la plus constante, de la part des bouddhistes, consiste bien à défaire tout ce qui peut ressembler, de près ou de loin, à une substance. C'est pourquoi les réalités phénoménales ne sont jamais pensées comme les conséquences de données stables, mais comme les résultantes de processus dynamiques où intervient toujours une pluralité de conditions. »

COMMENT VOIT-ON LA CRÉATION ET LA DESTRUCTION DU MONDE DANS LE BOUDDHISME ET PLUS LARGEMENT DANS LA PENSÉE INDIENNE ?

– extrait du 4^{ème} chapitre : « Succession des mondes et répétitions » – pp. 59-64

« Indépendamment des doctrines bouddhistes, il convient de ne pas oublier que les axes de pensée du monde indien s'agencent autrement que ceux du monde européen. (...) L'idée même d'un « ordonnateur du monde » ne correspond pas, dans le monde indien, aux présupposés repérables dans le monde grec ou dans l'héritage biblique. (...) Ce qui frappe, en Occident, c'est la césure entre l'ordonnateur et le monde. (...) Le Dieu créateur du monothéisme n'est pas assimilable au monde qu'il fait exister à partir de rien. (...) Il en va tout autrement en Inde. La création n'est en rien extérieure au créateur. Elle procède de son esprit par émanation. C'est en cela, d'ailleurs, qu'elle peut ne pas se distinguer d'un rêve. Le monde, somme toute, n'est rien d'autre qu'un rêve de l'Absolu. (...)

D'autre part, l'idée d'ordonnement ne correspond pas, du côté indien, au même contenu que sur le versant occidental. Pour ce dernier, la mise en ordre du monde suppose toujours, de manière plus ou moins caractérisée, une matière qui résiste, qui ne se laisse pas entièrement faire. (...) L'Inde est très loin de ces conceptions. Il n'existe pas de « matière », à proprement parler, pour les principales écoles du brahmanisme. (...) La matière est de l'ordre des ombres, des reflets, des images, des mirages. Le monde n'étant qu'une illusion, en dépit de son apparente consistance et de sa cohérence toujours vérifiable, il n'y a pas de matière pouvant résister à la mise en ordre. (...)

Enfin, et surtout, la troisième grande différence se situe du côté de l'ordonnateur lui-même. Notre modèle suppose toujours quelque projet qui préexiste à l'action de mise en ordre. Nous postulons dans la création du monde l'existence d'un schéma directeur forgé par un entendement divin. (...) Dans le domaine indien, le monde n'est pas censé répondre à un projet intentionnel, (...) il ne possède aucune finalité autre que sa propre existence. C'est ainsi que l'on doit comprendre (...) la notion de *lilā*, le « jeu », le grand « jeu cosmique » et gratuit que l'Absolu joue avec le monde, en le faisant apparaître et disparaître, en le faisant chatoyer et tournoyer, sans raison, rien que pour jouer, par pur plaisir. (...)

Effectivement, du point de vue indien, le monde – une fois mis en ordre, déployé, sorti du repli où il se trouvait – inéluctablement se dégrade, se désordonne et finit par être défait, entièrement, par une succession de catastrophes cosmiques. (...)

Voilà donc un monde, ou des mondes, dont la mise en ordre n'aboutit à aucun progrès. La perfection initiale se défait au contraire toujours jusqu'au désordre final. Et tout recommence. Indéfiniment. Sans finalité, sans véritable but, sans dessein cosmique. »

POURQUOI LE BOUDDHISME N'EST PAS UN NIHILISME ?

– extrait du 5^{ème} chapitre : « Tentation du nihilisme » – pp. 67-68

« À partir des années 1840, un spectre hante l'Europe. Depuis 1820, il a troublé les esprits. Des savants s'en sont souciés. Des philosophes en furent dérangés. Des catholiques polémiquèrent. (...) Ce spectre n'est pas le communisme, mais le bouddhisme. Il n'eut certes pas de conséquences comparables, ni une vie aussi longue. Mais le passage du « Grand Christ du vide » ne fut pas sans effet sur la pensée européenne. Il est très intimement mêlé à l'élaboration des discours sur le nihilisme. En effet, à chaque fois qu'il est question du Bouddha et de sa doctrine, sous les plumes des philosophes et des essayistes d'alors, le nihilisme est évoqué. Au fil des analyses, les différents registres de la notion se décantent. L'apparition du bouddhisme ne les crée pas, mais ces niveaux de signification « précipitent », au sens chimique du terme, à l'occasion de cette rencontre. D'ailleurs, s'agit-il bien d'une rencontre ? Ce que nous connaissons aujourd'hui du bouddhisme ne ressemble que de loin à ce que le XIX^e siècle désignait par ce nom. Nul ne confondrait plus à présent cette « doctrine-médecine », faite avant tout de thérapeutique pragmatiste et de dialectique décapante, avec aucune des formes de ce que nous appelons nihilisme. L'Europe a pourtant cru y voir, longtemps, un « fanatisme du néant ». Ce bouddhisme qui déconcerte ou étonne les penseurs d'hier est très largement fictif. »



Orants écoutant une prédication du Bouddha

LIVRE LIÉ DANS LE CATALOGUE DES ÉDITIONS HERMANN :

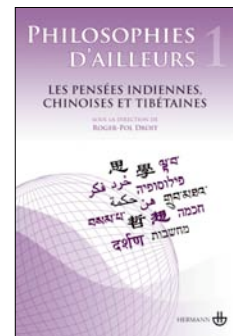
Le premier volume des *Philosophies d'ailleurs* dont ROGER-POL DROIT a dirigé la publication en 2009 : *Les pensées indiennes, chinoises et tibétaines*.

Introduction par Roger-Pol Droit

« Les pensées indiennes » par Michel Hulin et Marc Ballanfat

« Les pensées chinoises » par François Jullien et Qi Chong

« Les pensées tibétaines » par Matthew Kapstein et Stéphane Arguillère



NB. Le second volume était consacré, quant à lui, aux pensées hébraïques, arabes, persanes et égyptiennes (avec Raphaël Draï et Michaël Azoulay pour les pensées hébraïques ; Christian Jambet pour les pensées arabes et persanes ; et Serge Feneuille pour les pensées égyptiennes).

EXPOSITIONS LIÉES :

La Voie du Tao, un autre chemin de l'être

Galeries nationales, Grand Palais

31 mars 2010 – 5 juillet 2010

Première exposition consacrée en Europe à l'exploration du taoïsme, elle familiarise le public occidental à un mode de pensée religieuse, philosophique et poétique qui lui est étranger, ainsi qu'à une autre façon de vivre. Près de 250 œuvres – peintures, sculptures, bronze, textiles... – permettent de comprendre comment le taoïsme s'est exprimé à travers quelques grands thèmes fondateurs.



NB. Le taoïsme est une pensée chinoise fondée sur les textes du philosophe et personnage mythique chinois, Lao-Tseu (v. 570- v. 490 avant J.-C.). Au cours du V^e siècle, les églises taoïstes durent se positionner face au bouddhisme. Lao-Tseu devint alors, pour elles, celui qui, parti vers l'Ouest, initia les barbares à un message qu'ils méconnaissent et attribuèrent au Bouddha.

ET AUSSI :

Autres maîtres de l'Inde

Musée du quai Branly

30 mars 2010 – 18 juillet 2010

Miniatures et peintures indiennes

BNF – Galerie François I^{er}

10 mars 2010 – 6 juin 2010



SPECTACLE LIÉ :

Siddharta – ballet

Opéra national de Paris

18 mars 2010 – 17 avril 2010

Le chorégraphe Angelin Preljocaj s'inspire du thème fondateur de Siddharta pour la nouvelle création qu'il offre au Ballet de l'Opéra. Il revisite l'histoire de celui qui deviendra l'Éveillé, ou Bouddha, pour en donner une lecture personnelle explorant les thèmes du dépassement, de l'épreuve et du sacrifice dans la quête d'un absolu.

Chorégraphie : Angelin Preljocaj – Dramaturgie : Éric Reinhardt

Musique : Bruno Mantovani – Scénographie : Claude Lévêque

Distribution : Nicolas Le Riche (Siddharta) – Aurélie Dupont (L'éveil)

